

XYZ. La revue de la nouvelle

L'ancien chemin [L'autoroute]

Samuel Archibald



Numéro 118, été 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archibald, S. (2014). L'ancien chemin : [L'autoroute]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 11–14.

L'ancien chemin

Samuel Archibald

DENIS frappa l'animal en roulant à travers un entrelacs de petits chemins qu'il avait emprunté pour rejoindre l'autoroute 10 en partant de la 133.

Avec Mireille et leur fille, ils revenaient de voir jouer Steve à Burlington. L'équipe de basket disputait un tournoi au sud de la frontière et ils s'étaient dit que ça serait une bonne idée de rouler trois heures pour aller l'encourager. Steve était le fils de Denis, né d'un précédent mariage. Mireille lui avait plus ou moins imposé, comme projet-avant-d'avoir-cinquante-ans, de retisser les liens avec lui. Denis l'avait vu à peine cinq fois de ses quatre ans à ses quatorze ans. Les Griffons de Granby s'étaient fait massacrer par les Américains. Mireille et Denis avaient assisté impuissants à la tuerie pendant que la petite Mathilde changeait les couches d'un bébé noir sur son iPad. Ils étaient allés parler avec Steve après le match. Il avait évoqué un vague projet de venir bientôt les visiter, à Magog. Il avait à peine regardé sa sœur.

Denis pensait à ça sur le chemin du retour. Quand elle aurait l'âge de son frère, Mathilde le verrait sans doute comme un monsieur pantouflard et coincé, un papa gâteau un peu soumis à sa femme et toujours tranquille. Pour Steve, en revanche, il resterait toujours le père absent, le courailleur, celui qui avait détruit la vie de sa mère en partant avec une autre qu'il avait laissée à son tour avant d'atterrir avec Mireille trois ou quatre femmes plus loin. Denis aurait aimé pouvoir se dire qu'entre-temps il était devenu plus mature, qu'il avait changé ou vieilli, mais la vérité, c'est qu'il était exactement le même homme qu'il était avant. Il était ailleurs, maintenant, c'est tout. Mathilde et Steve le voyaient juste depuis deux angles différents, depuis deux points éloignés sur une même droite.

Après le match, Steve était reparti dans la minivan de l'équipe et ils étaient remontés en voiture. Ils avaient suivi l'Econoline sur la 89 jusque de l'autre côté des lignes, puis, sur la 133 un peu passé Saint-Armand, Denis avait bifurqué sur la 202 avant de s'enfoncer dans les terres agricoles par les petits chemins.

Comme toujours Mireille avait demandé :

— Pourquoi tu peux jamais rester sur la grande route ?

Et il avait répondu que la 202 ne croisait pas l'autoroute, qu'il n'avait pas le choix. Évidemment, il aurait pu remonter vers la 10 en ligne droite par la 135 en contournant Farnham, mais la vérité, c'est qu'il était l'homme des petits chemins. Il aimait descendre de Montréal à Québec en passant par le chemin du Roy et, quand il descendait voir la famille au Saguenay, il passait toujours par Baie-Saint-Paul à partir de Québec ou par La Tuque en longeant le Saint-Maurice par la 155. Il ne le faisait plus aujourd'hui parce que Mireille n'endurait pas ces détours-là, mais depuis qu'ils avaient acheté la maison à Magog, il prenait tous les prétextes pour sillonner les petites routes du sud du Québec où les panneaux à orignal de son enfance étaient remplacés par des traverses de tortues.

Mireille dormait au moment de l'impact. Elle se réveilla en hurlant pendant qu'il redressait la voiture après un petit dérapage. Il remit l'auto du bon côté de la route et l'immobilisa sur le bas-côté. Il sortit de la voiture et s'avança vers le champ de maïs. Il laissa ses yeux s'habituer peu à peu à la noirceur. Il pouvait voir la nuit qui brillait d'un feu pâle au-dessus de la ligne d'arbres. C'était un soir de pleine lune, mais la lune était dans son dos, tout comme les phares de la voiture qui l'empêchaient d'y voir loin dans le champ de maïs qui s'étendait de la route jusqu'au boisé.

— Le vois-tu ?

— Non.

Il avait bien eu l'impression d'entendre un léger frémissement dans les épis, en descendant de la voiture, mais maintenant, il n'y avait plus rien, seulement le chant des grillons et

Denis revint vers l'auto stationnée. La petite le regardait depuis son banc à travers la vitre, et Mireille était penchée vers la fenêtre ouverte, étirée par-dessus le siège du conducteur. Sur le capot, il y avait une bosse profonde creusée dans la tôle et le phare de droite explosé dégoulinait de sang.

— Tabarnak.

— Il est où ?

— Il a dû se traîner jusqu'au champ pour mourir là. Je peux pas faire grand-chose.

Il reprit sa place derrière le volant et repartit en accélérant d'un bon coup de pied. Avec la petite promenade sur le bas-côté, il aurait dû avoir le temps de se calmer, mais son cœur battait encore très fort. Il avait l'air calme, c'était le plus important, et il avait réussi à ne rien montrer, sauf quand Mireille avait fait mine de sortir de l'auto avec Mathilde. Là, il avait parlé un peu trop fort.

* * *

Il fallait rejoindre l'autoroute au plus vite.

Il ne le dirait jamais à Mireille, mais la chose qu'ils avaient frappée sur la route n'était pas un chevreuil.

C'était une histoire à raconter à un vieil ami à la lueur d'un fanal. Une histoire à raconter dans un camp en bois rond à deux heures du matin. La chose qu'il avait frappée avait une tête de cervidé, qui ressemblait moins à celle d'un chevreuil qu'à celle d'un wapiti ou d'un caribou au pelage ravagé par les tiques, avec les yeux d'un animal empaillé. La tête épouvantable était posée sur un corps de forme simiesque, presque humaine, avec le même pelage écorché. Il ne le dirait sans doute jamais à personne, surtout maintenant qu'il n'avait plus vraiment d'amis et n'allait plus à la pêche, mais la créature avait des ailes, toutes déployées au moment de l'impact. C'étaient des membres étranges qui ne ressemblaient pas à ceux d'un oiseau. C'étaient des ailes de polatouche ou de pipistrelle, dont les membranes en lambeaux semblaient taillées dans le cuir tanné d'une vieille sacoche. La chose était

restée suspendue pendant une fraction de seconde devant les phares, impavide comme une gargouille ; après l'auto l'avait percutée et elle était allée virevolter en meuglant vers les rangs de maïs où elle s'était écrasée dans un choc mat.

Denis avait freiné à deux pieds.

* * *

Après s'être arrêté, il repartit le plus rapidement possible en faisant semblant que tout était normal. Mireille, qui se calmait aussi vite qu'elle pognait les nerfs, le questionna sans discontinuer pendant dix minutes, le forçant à raconter différentes versions de l'accrochage, puis se rendormit. Son cœur à lui ne voulait pas reprendre son rythme normal. Il avait peur de tout ce qui se cachait dans les bois le long de la route. Il s'arrêta dans un dépanneur pour acheter un café juste avant de rejoindre la 10. Bientôt, il n'y aurait plus ni monstre à craindre ni monstre à espérer. Quand il revint dans l'auto, après avoir démarré, il sursauta en entendant Mathilde demander :

— Ça va, papa ?

Il se rendit compte qu'il avait présumé que Mathilde dormait comme sa mère. Il avait eu tort, tout comme il avait peut-être eu tort de penser qu'elle dormait au moment de l'impact. Il se tourna rapidement pour regarder sa fille dans son banc d'auto, et redémarra.

— Oui, ma belle. Tout va bien.

Environ cent mètres plus loin, à la jonction de la 10, il regarda la petite une dernière fois dans le rétroviseur. Aucune terreur n'était lisible dans ses yeux. Il lui fit un clin d'œil et elle lui sourit avec ses deux dents manquantes au milieu. À ce moment précis, la lumière du plafond s'éteignit et ils furent plongés dans les ténèbres à nouveau.